

LE DEVENIR LOUP

ANNE DE MALLERAY

ET ANTOINE NOCHY

Pour comprendre le loup, nous sommes allés à sa recherche avec un ingénieur écologue « coureur de bois ». Approcher cet animal élusif oblige à convoquer expériences, techniques et connaissances multiples. Il faut savoir écouter les hommes et penser comme une forêt.

Le temps de poser un « piège à loups » dans la forêt de Rambouillet, un dimanche après-midi d'hiver, Antoine Nochy, formé dans le parc de Yellowstone, m'a enseigné les rudiments de la « cuisine du trappeur », technique de capture des animaux par des pièges à odeurs (corsées), mais aussi discipline philosophique pour nous aider à penser, grâce au loup, le retour du sauvage dans notre société urbaine. Il n'y a pas de loups aux portes de Paris, pas encore¹, mais pour comprendre le principe de la capture éthologique, il faut un territoire et une possible présence. L'air de rien, une glacière à la main, nous sommes donc partis à la recherche d'un loup cryptique, comme on part en pique-nique. Pour me montrer sa technique, Antoine Nochy a apporté son matériel des Cévennes, terre de loups, où il vit. Alors que le loup est de retour en France, l'ingénieur écologue, avec son association Houmbaba, défend la capture éthologique comme outil de connaissance et de gestion de l'animal². Son absence, pendant plus d'un demi-siècle, nous a déshabitués du loup, de son mode d'existence. « *On raconte l'histoire du loup avec la littérature du passé alors que l'animal, le territoire et les gens ont changé. Au XIX^e, nous vivions quasiment tous à la campagne et connaissions le moindre brin d'herbe. Aujourd'hui, nous sommes devant un nouveau paysage, avec le retour de forêts spontanées sur 30 % du territoire, où personne ne va.* » Il ne s'agit plus, comme au XIX^e siècle, d'éradiquer le nuisible, à grand renfort de pièges et poisons, en détruisant tout le reste au passage. Son statut d'espèce protégée oblige à penser les conditions de la cohabitation avec l'animal.

LE LOUP DANS SA TANIÈRE



Avril 2013, Cévennes

Antoine Nochy chez lui à l'oustaou, maison fortifiée cévenole, raconte comment la capture est une construction collective. Elle a toujours été le seul outil pour tenter de contrôler le loup et la chasse, le moment où s'exerçait l'habileté des hommes en s'entraînant à la guerre. Les Cévennes offrent le décor de leur conte à Alphonse Daudet, *La Chèvre de monsieur Seguin*, et à Prokofiev, *Pierre et le Loup*. Les deux œuvres sont étroitement liées aux Cévennes dans la mesure où elles sont le lieu de création de l'une et le contexte d'action de l'autre.

© Houmbaba / Photo : Jean-Jacques Blanchon



SÉDUIRE L'ANIMAL

Le retour du loup confronte deux visions de la nature, celle de la maîtrise et celle de la sacralisation. D'un côté, l'animal représente une menace pour les activités humaines, de l'autre, il incarne le fantasme de la *wilderness*, nature sauvage originelle, d'où l'homme devrait se retirer. Pour Antoine Nochy, au contraire, il faut entrer en relation. *« Sinon c'est le prédateur qui va entrer en relation avec nous avec ses raisons : un hiver rigoureux, une trop grande hospitalité de la part des hommes par exemple. Sur les zones d'agropastoralisme, on pose une question ontologique au loup : vas-tu te maintenir sur un territoire en t'écartant de l'espèce proie la plus nombreuse à un moment de l'année, les moutons ? On n'a pas affaire à des animaux idiots. Ils savent ce qu'est un jeune, un vieux, un animal en forme, un animal sauvage ou domestique, etc. La cohabitation est possible, et les exemples sont nombreux dans le monde, si l'on met en place des moyens de réplique pour les loups qui retournent sur les troupeaux malgré les sommations et, bien sûr, s'il y a assez de proies sauvages. »*

La manière d'entrer en relation s'exprime pleinement lorsque Antoine Nochy ouvre la glacière, d'où s'échappe une puissante odeur de charogne. Nous sommes au croisement de deux voies de passage, un point stratégique pour le territoire d'un loup. *« Il fait 250 kilomètres carrés, soit deux fois et demi la taille de Paris intramuros. Comprendre l'animal, et donc déterminer le mode possible de relation avec lui, c'est comprendre comment il circule. La meute tourne dessus en permanence pour comprendre ce qui s'y passe, marquer ses bornes, se nourrir, recenser les présences, flairer des intrus. On est toujours derrière lui, à repérer une trace, une crotte. Le but de la capture, c'est pour le trappeur de passer devant et d'obliger l'animal à aller poser ses pattes dans un carré de 20 centimètres carrés. »*

Accroupi au bord du chemin, le trappeur creuse un petit trou sous le tapis de feuilles et sort un pot à confiture plein d'un mélange sombre et visqueux. À mesure qu'il construit le leurre, le trappeur en raconte l'histoire. Les loups vont sentir, au même endroit, de la nourriture (un vieux friton du réveillon) et des odeurs d'autres animaux. *« Il faut séduire l'animal, lui jeter un charme. Souverain sur son territoire et extrêmement curieux, il ira forcément voir ce qui se passe et y retournera tant qu'il n'aura pas compris. Le piège génère une angoisse pour le loup. Un peu comme si, en revenant chez toi, tu trouvais les affaires d'un inconnu pendues au portemanteau. »* Le piège à traces – ou *sand track*, « piste de sable », comme l'appelle Carter Niemeyer, trappeur américain qui a mis en place le protocole d'étude de suivi et de contrôle des grands prédateurs par capture/recapture et utilisation de colliers émetteurs – reconfigure tout à coup le territoire du loup et permet de poser des signes visibles d'une présence déjà évanouie de l'animal dans la réalité du monde qui nous entoure.

VOIR LE LOUP SANS LE VOIR

Nous rebroussons chemin alors que tombe le crépuscule. Un chien en laisse tire son maître vers la glacière. *« Lui aussi ça doit le rendre fou », s'amuse Antoine Nochy. C'est l'heure du loup. Évidemment, on n'en verra pas, mais il ne se montre pas non plus sur les territoires classés zones de présence permanente, trente et un à l'hiver 2012-2013. Son mode d'existence éluif (sa capacité à disparaître dans un paysage) empêche de produire facilement des preuves de sa présence.*

WOLF SURVEY

2001, parc national de Yellowstone, États-Unis

Antoine Nochy pendant une « Wolf Survey » dans le parc national de Yellowstone. C'est la période de l'année durant laquelle l'équipe de suivi du loup récolte toutes les données pour les différents protocoles scientifiques. La première question à traiter est le mode de sélection du loup dans le choix de ses proies. L'ambition est d'observer le plus souvent possible une meute chasser, tuer ses proies et, ainsi, de pouvoir se déplacer sur le lieu de mise à mort et de nourrissage. Il s'agit de récolter des échantillons qui alimenteront la réflexion sur le mode de sélectivité opéré par le loup sur sa proie : *« C'est le lieu du travail où le scientifique est d'abord un charognard. »*

© Parc national de Yellowstone, États-Unis / Photo : Kye



« Les gens qui vivent en pays à loups n'arrêtent pas de le voir sans le voir, autrement dit de le repérer par d'autres signes. » Dans les Cévennes, les témoignages recueillis par Antoine auprès des chasseurs, agriculteurs, éleveurs ou sylviculteurs tissent une toile d'indices qui, en creux, le signalent. Il peut s'agir des fluctuations de l'abrutissement – consommation de broussailles et de jeunes arbres par les ongulés sauvages – dans les zones interdites à la chasse, d'attaques de troupeaux, souvent le fait de chiens errants mais qui se multiplient sans explication, des comptages printaniers et estivaux du gibier qui montrent des fluctuations d'effectifs non corrélées à la chasse, etc. Ubiquitaire, le loup est là où on ne l'attend pas, dans les forêts de la côte Ouest américaine, mais aussi dans les déserts d'Arabie saoudite ou près des décharges en Espagne, où il peut tirer sa subsistance. *« Dans la façon d'être loup, on ne peut pas faire abstraction de la façon dont l'homme occupe le territoire. Il y a donc du loup américain, du loup d'Italie, et aujourd'hui du loup français, qui s'adapte au comportement des hommes et à la manière dont ils occupent les lieux. La question est donc comment j'attrape un loup, qui est toujours le produit d'une nature, d'usages et d'une culture particulière. »*

Techniquement, la capture scientifique fonctionne avec des pièges à mâchoires en plastique (Easygrap) dissimulés, sans être fixés, et placés pour attraper le loup par le bout des doigts des pattes antérieures avec une pression constante. L'animal marche avec le piège au pied et une chaîne de deux ou trois mètres équipée d'un grappin. Il s'agit non pas de le bloquer ou de le ralentir – ce qui peut se produire, mais n'est pas l'effet recherché. Il faut qu'il laisse des traces que l'on puisse suivre pour arriver à l'attraper au lasso. L'animal capturé est alors photographié, équipé en « monitoring » pour étudier ses déplacements et fait l'objet de prélèvements de suivi et d'analyses

génétiques. Aux États-Unis, cette méthode a été mise au point et employée par l'équipe grands prédateurs du parc de Yellowstone, dirigée par Carter Niemeyer, qui a réalisé plus de trois cents captures au cours de sa carrière. La capture permet de produire des données et de prévenir la prédation si elle a lieu dans un contexte d'attaque. Le loup qui s'est fait prendre a peur et transmet le message à tous les membres de la meute sans contact visuel nécessaire, car l'animal laisse de multiples traces de son stress. Cette méthode doit être accompagnée d'un système de défense immédiat et efficace, voire légal si le loup revient malgré les sommations. Surtout, elle n'est viable que si l'animal peut se rabattre sur des proies sauvages, ce qui renvoie à la question politique des usages du territoire. Cette technique, qui demande des connaissances pointues et des moyens importants, est à employer avec précaution.

« Le loup fonctionne en équipe, face à lui les hommes ne peuvent fonctionner qu'en équipe, l'État et les gens de terrain ensemble, sans rapport de soumission ni de hiérarchie face à cette réalité que nous ne parvenons pas à saisir, et à laquelle nous sommes pourtant tenus de nous adapter : le loup peut être là sans attaquer et être là... et attaquer. Alors qu'est-ce qui fait qu'il attaque ? Le loup n'est pas mauvais en soi, c'est le loup dans la bergerie qui est "mauvais". C'est tout l'intérêt de la capture scientifique que de permettre de connaître la plasticité de son comportement, de savoir si le loup capturé va continuer à attaquer ou pas, une fois relâché et suivi. Et s'il continue, alors il sera possible d'intervenir sur l'individu qui pose les problèmes à l'éleveur, argumente Antoine Nochy. Ce serait un changement majeur dans notre manière de gérer le loup qui consiste aujourd'hui à supprimer une dizaine de loups chaque année au hasard, sacrifice destiné à aider la partie exposée de la société à supporter un animal qui la dérange¹. »

DEVENIR LA FORÊT

En conditions réelles, nous serions revenus dans les deux jours pour voir si les loups étaient passés. Il faut cent heures pour que les odeurs d'un piège à traces s'expriment et se répandent dans les vallons, les sentes et les lisières, selon les vents et la température. Ensuite, s'il ne s'est rien passé, rien ne se passera. « On remballe et on revient trois semaines plus tard. Pour que ça marche, il faut prendre son temps, devenir la forêt. » Cet aller-retour constant dans le travail d'Antoine Nochy, entre les signes (empreintes, crottes, témoignages) du loup et le sens de sa présence, produit une connaissance qui n'est pas seulement d'ordre technique. Elle replace l'animal dans une réflexion philosophique sur notre façon de comprendre le monde et de l'utiliser. « Devenir la forêt », l'expression évoque un autre coureur des bois, le philosophe et forestier Aldo Leopold, qui parle, lui, de « *penser comme une montagne* ». Ce propos cryptique, qui, bien sûr, ne relève pas de la personnification, s'éclaire lorsqu'il parle du loup. Dans la deuxième partie de son *Almanach d'un comté des sables* (édition posthume, 1949), considéré comme un texte fondateur de la pensée écologique, Aldo Leopold écrit que « *seule la montagne a vécu assez longtemps pour écouter objectivement le hurlement du loup* ». À l'époque où les loups sont décimés, il constate le déséquilibre écologique provoqué par l'éradication du prédateur : « *J'ai vu le visage de tant de montagnes soudain sans loups, j'ai vu les pentes prendre des rides ; les pistes des cerfs. J'ai vu tous les buissons, tous les arbustes être dévorés, d'abord d'anémie, puis pour de bon. J'ai vu tous les arbres perdre leur feuillage à hauteur de cerf*. » Penser comme une montagne ne signifie pas nier l'approche scientifique ou le pouvoir de la rationalité proprement humaine. Il s'agit plutôt de les mettre au service d'une compréhension plus fine du mode d'existence des entités concernées par l'animal – montagnes, cerfs, bétail, chasseurs, éleveurs, etc. Plus qu'un « savoir-faire », suivre la piste du loup est un « savoir-être », qui invite à s'envisager non plus en « *maître et possesseur de la nature* », mais comme une composante du territoire, en relation avec les autres entités, humaines et non humaines, qui l'habitent.



¹ Depuis septembre 2013, sa présence est attestée dans l'Aube. ² Cette expérimentation a été proposée en mars 2013 à Lyon dans le cadre du plan national loup 2013-2017 en cours d'élaboration ; puis, à sa demande, à la direction des services du ministère de l'Écologie en novembre 2013, pour réduire les attaques sur les cheptels domestiques. ³ Dans le nord-ouest des États-Unis, pour une population suivie par les scientifiques de 1 651 loups en 2010 (244 meutes et 111 couples reproducteurs), on comptait, entre 1987 et 2010, seulement 200 déprédations par an sur les troupeaux domestiques (pour environ 5 millions de bovins et 830 000 ovins présents dans les régions habitées par le prédateur, dans quatre États (soit une superficie équivalente à la moitié de l'Europe occidentale). Carter Niemeyer : « Mode de gestion dans les parcs nationaux, le cas du loup aux États-Unis », conférence, université Montpellier-2 et Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive, février 2012.



EASYGRAP

2006, Mercantour

Piège réglementaire européen, de type Belisle (piège à lacet), qui peut blesser l'animal au moment de sa capture. Cette photo a été prise fin 2006 lors d'une mission dans le Mercantour avec Carter Niemeyer – trappeur coordinateur de la réintroduction des loups (US Fish and Wildlife Service) – dans le but d'expérimenter les conditions du piégeage pour réussir



la capture scientifique en vue de la gestion des populations de loups en France. Cela donna lieu à une dérogation européenne sur le statut de l'animal autorisant la France à utiliser le piège à mâchoires à garnitures caoutchoutées de type Easygrap à des fins scientifiques.

© Houmbaba / Photo : Antoine Nochy

ANTOINE NOCHY

Philosophe et titulaire d'un diplôme agricole, d'un master d'ingénierie en écologie et gestion de la biodiversité à l'université Montpellier-2. Premier Européen formé aux techniques de détection, d'étude, de suivi et de capture du loup par Douglas Smith et Carter Niemeyer au Parc national de Yellowstone dès 2000, Antoine Nochy étudie les loups sauvages dans leur milieu naturel en Europe et aux États-Unis depuis plus de quinze ans.